

A knight in full plate armor stands in a misty forest at sunset, looking back over his shoulder. The scene is bathed in a warm, golden light from the setting sun, which is partially obscured by the silhouettes of tall evergreen trees. The knight is positioned in the center of the frame, with his back to the viewer. He is wearing a helmet with a pointed top and a dark, textured tunic. The ground is covered in a layer of mist or low-lying clouds, and the overall atmosphere is one of quiet contemplation and mystery.

AMANDINE MICAUD

SAGE
VENGEANCE

Amandine Micaud

Sage vengeance

© Amandine Micaud, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3607-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce soir, sous les chaudes lueurs du crépuscule que je perçois à travers les larges barreaux, je prends la plume comme j'en avais toujours rêvé. C'est une belle chose de savoir écrire pour un pauvre paysan tel que moi. Tout cela, grâce à un homme qui conserve encore aujourd'hui mille secrets à mon égard et qui aura dans sa longue vie, sacrifié bien des choses pour nombre d'Hommes, sans jamais manquer à sa parole. Je le rejoindrai bientôt, là où plus personne ne pourra nous nuire, et nous contemplerons le nouveau monde que nous avons édifié. Jusqu'à ce jour prochain que j'attends avec une certaine impatience, je m'abandonne dans la dernière chose que je puisse faire : écrire.

Alors, si je me suis démené pour obtenir morceau de parchemin et plume, et que je prends la peine de les user, déliant les maux de mon cœur, laissant mes doigts courir sur la surface rugueuse du palimpseste tout en laissant s'écouler mes pensées, c'est, mes frères humains, pour vous conter mon histoire...

1

Doux souvenirs

C'était l'hiver de l'an 1410. Des congères couvraient l'herbe jadis verte. J'allais oublier de me présenter, je m'appelle Simon Coulon, fils d'éleveurs de pigeons, aussi appelé Simon Martin, car fils de Martin Coulon. À l'instant où j'écris ces mots, je ne suis point présentable... Mes cheveux de jais sont longs, encrassés, crépus, une jeune barbe me gratte, mes yeux verts en amande ont cessé de luire. Je suis jeune encore, mais je ressemble à un vieillard malgré ma haute taille. Ma courte vie fut aussi trépidante que celle d'un vieux vagabond. Ma chemise est souillée et déchirée par les pierres pointues des murs qui me retiennent prisonnier. Mais avant de connaître cet enfer et cet enfermement, ma vie avait un sens : c'est très jeune que je compris la raison de mon existence...

Nous vivions dans une vieille petite maison de pierre, perdue au cœur d'une vallée enneigée. J'avais pour habitude de gambader librement, de me jeter la tête la première dans les larmes glacées du ciel. Ma mère m'accompagnait certaines fois et nous restions des heures à jouer. Nous rions aux éclats, heureux malgré nos médiocres conditions de vie. Son rire était le plus beau et le plus réconfortant que je n'ai jamais entendu. La prunelle de ses yeux scintillait comme des milliers de diamants et de cristaux. Pendant ce temps, mon père coupait du bois dans la forêt qui bordait notre maison. Je lui tenais quelques fois compagnie et l'aidais en portant dans mes frêles bras quelques bûches. Il riait en me voyant traîner les pieds de fatigue. Je préférais amplement parcourir les bois, me frayer divers chemins à travers les fougères et les troncs. Mes parents travaillaient dur pour nous permettre de vivre dignement, mais cela ne suffisait pas toujours. J'admirais les efforts que mon père fournissait lorsque je le voyais lever sa hache et trancher un rondin de bois. La sueur perlait sur son front et il amenait sa main à son visage afin d'effacer toute trace de souffrance. Lorsqu'elle ne jouait pas avec moi, ma mère s'adonnait à la cuisine ou au ménage. Elle préparait de délicieux pois, lentilles, vesces et fèves, pendant que je cueillais ou que j'allais chercher au marché de succulents fruits et légumes. Nous élevions également des volailles dans notre poulailler, ce qui nous apportait de la bonne viande fraîche. Nous accompagnions ces bonnes pitances de pain bis, réalisé à

base de farines d'avoine et de seigle. Il était commun au marché.

J'aimais tellement le pain. Sa mie tiède sortant du four réchauffait mon cœur et enchantait mes papilles. Il me permettait d'oublier soudainement les délicieux repas auxquels nous, simples paysans, n'avions pas accès.

De retour à la maison, je me mettais souvent dans le fauteuil de mon père pour regarder les flammes orange zébrées de jaune danser, onduler, comme portées par un doux rythme du vent. Elles étaient accompagnées de ce besoin, de ce désir incontournable de réduire en cendre quiconque avait le malheur de se trouver sur leur passage. Elles hypnotisaient mes pensées, ne les fixant que sur l'admiration de cette légèreté et de cette force qui formaient une harmonie des plus étranges. Puis, elles s'étiolaient, sombrant dans les entrailles du bois que mon père avait coupé. Elles crépitaient doucement, étouffant un dernier soupir. Elles avaient ce pouvoir de dérober mes peines et ainsi d'apaiser ma jeune âme fragile et innocente d'enfant. Le feu engloutissait mon esprit et me forçait à tout oublier, pour simplement me faire sombrer dans un sommeil des plus profonds.

Alors, ma mère s'asseyait à côté de moi et déposait sur mon corps ardent une douce couverture de laine qu'elle avait elle-même tissée. Puis elle déposait sur mon front un baiser. Elle passait sa main dans mes cheveux de jais qu'elle soignait à la perfection pour leur donner le plus bel éclat.

Il m'arrivait d'aller à la brune, pour extraire de mon corps la chaleur qui m'avait envahi. Je me rafraîchissais convenablement dans la nuitée. Je levais les yeux vers la Lune qui brillait sans cesse de mille éclats. Tout comme le feu, elle m'apportait réconfort et rêveries. La poésie s'emparait de moi et je me laissais bercer par la douce brise qui ébouriffait mes cheveux. Le hululement d'une chouette résonnait à travers l'immensité de la vallée et s'en allait se perdre dans les cieux, semblant faire danser les étoiles et donner vie à Pégase. Le disque d'argent se perdait quelques fois derrière un drap de ténèbres, mais sa lumière était si intense que de ses longs doigts fins, elle le transperçait et l'envoyait valser plus loin. Les troncs des arbres s'entremêlaient avec leurs branches et émettaient un discret grincement. Parfois, le cri d'un loup déchirait le silence qui régnait sur la forêt. Je n'en avais pas peur, au contraire, je trouvais dans leur hurlement quelque chose de poétique, de magique. Il portait mon esprit bien au-delà de la voûte céleste.

Après m'être ressourcé, je reprenais mon âme aux étoiles et leur lançais un

dernier regard émerveillé avant de retrouver ma médiocre couche. Une fois allongé, je restais quelques instants sur le dos à observer les ombres des branches danser sur le mur, réveillées par les flammes crépitantes. J'écoutais encore un peu le bruit du bois grincer et je posais ma main sur le mur glacial de pierres. Je pouvais comme percevoir la fraîcheur de la brise qui soufflait au dehors. Son chant et son souffle passaient à travers comme auraient pu le faire les mânes, les âmes des morts. Alors, enfin repu d'exaltation, je laissais, sans lutter, la réalité céder sa place au rêve.

À l'aube, prestement, ma mère m'envoyait quérir de la nourriture au marché. J'attrapais ma giberne, enroulais la lanière de cuir autour de mon cou et m'en allais affronter le froid, profitant pleinement de ma jeunesse en courant dans les sentiers. Les paysages défilaient devant moi et la vallée s'amenuisait à chacun de mes pas pour ne paraître plus que sous la forme d'une tâche, perdue au loin, dans l'horizon. La vue d'en haut était sublime, à couper le souffle. Les cimes des pins et des épicéas tournoyaient avec légèreté dans la brise, enlacées par quelques lambeaux de brumes. Je voyais en bas, le long de la rivière gelée, rutilant sous les premiers rayons de soleil, la fange qui s'écoulait et souillait la rive, avant de se fondre sous le tapis neigeux.

Alors je laissais derrière moi la vallée qui m'abritait secrètement et me rendais en ville, au cœur du pays d'Eryn, notre terre bien aimée, gorgée de forêts. Je saluais d'un furtif signe de la main les paysans que je croisais. Mon sourire, disaient-ils, illuminait leur journée. Ils me connaissaient si bien désormais. Du haut de mes dix ans, cela faisait quelques années que je me rendais seul, ici. Ils s'étaient habitués à ma présence qui n'était pas des plus discrètes. Je ne pouvais m'empêcher de sautiller sur les pavés de la place, de danser avec les autres enfants. Il m'arrivait de rapiner une pomme, mais c'était pour la donner à un sage petit enfant orphelin. Il y en avait tellement des orphelins. Leur visage si jeune était déjà marqué de rides, sans doute causées par la fatigue. Les pleurs qu'ils étouffaient souvent devaient aussi raidir les traits de leur visage. J'avais tant de peine pour eux. Maintes fois il m'avait pris l'envie de les faire venir dans ma vallée natale. Mais je me ravisais toujours, acceptant avec peine la dure réalité. La vie n'était facile pour personne. Les marchands riaient, semblaient joyeux mais leurs revenus n'étaient pas suffisants et ils vivaient dans les mêmes conditions que chacun. C'était sans doute cette détresse qui nous avait permis de nous souder. Des gueux mendiaient sur le bord des trottoirs, mais seuls ceux qui en avaient les moyens s'arrêtaient pour leur donner une pièce. Alors le visage des

pauvres se détendait jusqu'à esquisser un sourire. Ils ouvraient alors la bouche, laissant paraître leurs grandes dents jaunes et noires et remerciaient dieu et le généreux.

Des oies blanches pinçaient les enfants et leur arrachaient un morceau de pain. Elles renversaient les tonneaux de lait que les marchands exposaient au milieu du chemin. Des hommes maladroits se prenaient les pieds dans les couvertures de laine disposées ici et là. Des gamins lançaient des cailloux dans les caniveaux et rapinaient morceaux de pain et de fromage. De l'écume lactée dégoulinait le long des lèvres gercées et s'en allait souiller les chemises brunes des enfants. Les mères, ramassant leur linge, les appelaient mais abandonnaient lorsque leurs têtus de rejetons s'effaçaient dans la foule.

Moi, je n'étais pas comme ces enfants. Jamais une fois je n'aurai désobéi à ma mère. C'était sans doute pour cela que tout le monde me respectait, m'aimait. En effet, jusqu'à ce jour, je n'avais aucun ennemi...

2

Enfance brisée (1)

C'était un nouvel hiver que nous devions affronter, mais cette fois plus rude que tous les précédents. Nous ne trouvions plus la volonté d'aller jouer au dehors. Le vent était glacial comme jamais auparavant. À peine mettions-nous le nez dehors, qu'il nous piquait le visage et nous brûlait les mains. Aucun habit n'était assez chaud pour nous permettre de l'affronter au grand-jour. Alors, nous restions vautrés sur les fauteuils, les paumes ouvertes vers la chaleur. Ma mère avait toujours peur que je ne me brûle à m'approcher si près du feu, mais je n'en avais pas peur. Ni le feu, ni les loups, ni la nuit ne parvenaient à me faire tressaillir. Je n'avais jamais connu la peur, car tout ce qui m'entourait me réconfortait et ne me servait que le bien et l'admiration. Mais j'ignorais bien des choses à mon si jeune âge. Je pensais que le monde entier n'était fait que de bonté et de générosité. Je pensais que le mal n'existait pas, qu'il n'était qu'une pure invention sortie tout droit de la riche imagination des Hommes. Je n'avais rien à redouter alors je ne me méfiais de rien ni de personne. Il y avait cependant une chose que je subissais, tous les hivers, perdu au cœur de la vallée retirée : la solitude. Alors, pour y remédier et tromper cette solitude qui nous accablait ma mère et moi, pendant que mon père s'occupait de nos pigeons ou coupait du bois, nous parlions. Elle m'apprenait le nom de chaque plante connue par les Hommes. Nous allions en cueillir au bois puis nous rentrions et les étudions. Elle caressait les plantes avec une délicatesse avide. Ses yeux brillaient à leur vue et à leur contact. Elle me les faisait toucher du bout de mes fins doigts. Ensuite, elle les froissait ou les plaçait directement dans une casserole d'eau bouillante. Elle mélangeait à l'aide d'une cuiller et laissait reposer la nuit. Elle mélangeait toutes sortes de plantes, mais elle savait parfaitement ce qu'elle faisait. Des odeurs de pin, de roses et bien d'autres encore nous enivraient et embaumaient la pièce. Des filets de vapeur s'élevaient au-dessus de nos têtes, jaillissant de la casserole et voletaient autour de nos visages pour enfin pénétrer au plus profond de nos corps et les faire tressaillir. Elle me servait ces tisanes chaque matin et chaque soir durant l'hiver. L'été, c'était une autre potion réconfortante qu'elle me servait. Lorsque mon père se blessait, elle recouvrait la plaie d'un cataplasme. Mes connaissances en la matière grandissaient chaque année, ainsi que l'admiration

que je portais à ma mère pour cela. Elle soignait presque tout grâce à ses plantes. Toutes ses connaissances lui avaient été transmises par sa mère et avaient été perpétuées de génération en génération depuis bien longtemps.

Cette capacité à pouvoir guérir autrui était pour moi ce qu'il y avait de plus normal. J'avais toujours connu ma mère ainsi. Elle avait toujours porté ce nom de guérisseuse. Mais, mon ignorance envers le monde qui m'entourait et ma naïveté ont fini par me trahir. Un soir de ce même hiver glacial, alors que nous dînions et plongeons nos cuillers dans un liquide verdâtre de haricots, un bruit sourd retentit au dehors. Avec précipitation, ma mère s'est levée, ainsi que mon père. Notre vieille porte de bois n'a pu soutenir un instant de plus la violence qui s'abattait sur elle. Nous nous sommes réfugiés les uns contre les autres. Mon père avait posé sa main sur mon épaule et ma mère serrait fort le côté droit de mon être. La porte a craqué et s'est ouverte brusquement, tapant contre la caisse en bois disposée derrière. Les doigts de ma mère se sont crispés et se sont presque enfoncés dans ma chair. Le bras de mon père s'est raidi comme celui d'un mort. Un homme est entré violemment, suivi d'un deuxième. Un troisième attendait au dehors, posté sur le seuil de la porte. Le premier était vêtu d'une cote de maille. Il était grand, imposant. Son visage, camouflé pour le protéger du froid, laissait entrevoir des yeux en amande d'un noir obscur, sans fond. Mon souffle s'est arrêté lorsque nos regards se sont figés l'un sur l'autre. Je me perdais dans les ténèbres de ses yeux. J'ai soudainement compris que c'était là *le mal*. Ses traits laissaient sous-entendre un sourire narquois, sadique. Les trois hommes tenaient dans leur main une lance, plus haute qu'eux. La pointe se dressait vers le ciel, prête à percer la troposphère. Les flammes qui crépitaient derrière nous s'emballaient avec ardeur. Puis, sans crier gare, ils se sont jetés sur nous. Ils ont saisi ma mère par le bras et nous l'ont arrachée féroce­ment. Alors que ses forces s'amenuisaient, elle s'est retournée vers moi, les yeux emplis de larmes. Elle tendait sa main pour toucher une dernière fois mon visage. Ses doigts délicats frôlèrent mon menton. Ses cris déchirèrent les murs qui nous renaient prisonniers. Je hurlais à mon tour. Je l'appelais, comme pour lui ordonner de rester. Mais les hommes ne faisaient preuve d'aucune pitié. Ils la tenaient fermement, risquant de la démembrer à chacune de ses tentatives de défense. Son visage devenait blanc, elle tremblait de tout son être. Mon père m'a repoussé en arrière et m'a dit d'une voix sage « Ne bouge pas ». Alors, il s'est jeté sur les hommes, a saisi ma mère et l'a agrippée pour la retenir. Il tentait de la libérer de l'étreinte de ces hommes sauvages, mais ces derniers, bien plus